

# Déclat sur l'infini

par Pierre Guyotat

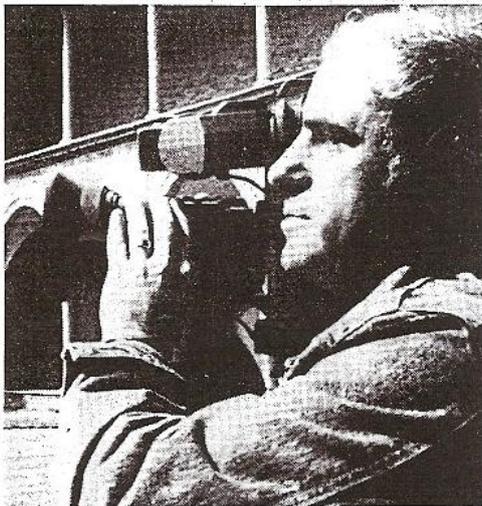
● Oubliez Auschwitz et vous refaites de la vieillerie littéraire : ce n'est pas le cas de Jacques Henric

Que voilà donc un livre libre, profond, serein. Tout à fait au-dehors de la vieille et de la nouvelle vieillerie romanesque en cours. Profond, parce que son auteur s'y montre très préoccupé par nos grands trous quotidiens : l'évier, le gosier, le rectum. Serein : dans l'écriture calme de cet homme de 45 ans, nulle trace de ce poison de la nostalgie qui endort aujourd'hui nombre de ceux de sa génération, moins soucieux d'inventer des formes et des sentiments nouveaux que de rattraper avec les masses liseuses le retard pris avec les masses laborieuses. Nulle escroquerie néo-curé. Nul sentimentalisme : pas d'appel à l'amour de la critique par l'intercession du souvenir d'enfance. Ce livre de grande maturité devrait donner à l'œuvre de Jacques Henric la place que d'autres trop bien sponsorisées lui volent sans vergogne. Le pied d'Henric est bien trop fort pour les petites peintures de notre « postmodernité ». Mais, au juste, qui, dans la nichée insatiable de nos postmodernes, a jamais été moderne ?

Un homme, en Andalousie, interrompt le tournage de son film sur Baudouin IV, roi lépreux de Jérusalem. Au Japon, une femme, sa femme, dont la mère posait jadis pour Picabia déjà hémiplégique, se photographie pour lui avec des partenaires sexuels du cru dont l'un, vieillard, travaille sur Rodin. Rodin en personne apparaît alors mais par l'opération d'un scénario ancien, achevé mais jamais tourné, dans lequel, très vite, lui-même, ce vieux Rodin taillé en deux entre Camille et Rose, se transforme à son tour en metteur en scène photographe de ses modèles, de ses groupes en instance d'accouplement.

De photographies (la femme) en scripts (l'homme), une histoire d'amour et de mort prend forme, image, couleur. La mère-modèle, vieille elle aussi, se met en scène, se déguise obstinément d'un chiffon de salle d'asile jusqu'à son suicide par la fenêtre. Une fois réunis, cet homme et cette femme se taisent. De se voir, leur parole directe leur est enlevée. Ils n'échangeront plus désormais que des cassettes, où chacun, loin l'un de l'autre, improvise l'ultime provocation. Dans celle de la femme : l'histoire de sa « première fois », la braderie de sa virginité, le non-orgasme initial. Dans celle de l'homme : la mise en scène filmée en vidéo, quatre caméras, quatre écrans, de sa « dernière fois », de son éjaculation posthume, de nuit, dans la bouche de la grande infirmière des Antilles, au fond de l'atelier de réanimation où, gosier perforé par cancer, il achève de restituer sa « moelle malade ». La « réa » : sachant, moi, ce que c'est, j'atteste qu'Henric en rend de l'intérieur la vérité.

Dans les dernières pages du livre, très belles aussi, très douces, l'homme, réellement meurtrier, forcené forcé dans un petit lieu saint, met



de Jacques Henric

en scène, sous les projecteurs de la police, non pas tant sa mort inéluctable que la disparition de son image humaine sous l'espèce d'un négatif photographique.

Je crois que l'œil humain a changé à Auschwitz. L'œil du monde y a vu l'anus du monde. Pour moi, comme pour beaucoup d'autres de ma génération, la toute première image fixe d'un monde organisé, c'est la photo concentrationnaire, la photo de restes humains épars ou entassés. La sexualité pubère en prend aussi un coup

définitif. Plus tard, c'est le saint suaire de Turin avec son secret photographique : Dieu supplié, en négatif. De ces deux images est née la vision du monde. Et cette vision, je la découvre dans l'écriture d'Henric, apaisée : qu'il est rare en effet, de déceler dans un livre autant de signes d'une belle évolution biographique. Cette vision du monde, somme toute assez dure, je suis convaincu que son reniement entraîne celui de la modernité. Oubliez Auschwitz, et vous refaites de la vieillerie littéraire.

Cette graisse avançant dans les rigoles creusées cet effet au bas des crématoires pour y réserver en combustible, pour réalimenter les bassins bouillonnants où sont jetés les nouveau-nés vivants, on la retrouvera, résiduelle, dans toute la mécanique sexuelle des corps de ce livre, dans toutes les articulations de son récit. C'est ce ersatz qu'Henric évacue, inlassable, dans ses éviérs, dont il obstrue la gorge de son cinéaste stérile, avec lequel il lubrifie le forçage de zoom dans le rectum de sa victime.

Et si la grande poésie c'était la mise en confusion de la matière concrète et de la matière abstraite alors ce livre classé roman aurait bien réussi sa transsubstantiation.

Rodin, chapitre 5, page 94, une putain lui jette « Remplis-moi de tes cochonneries ! » La semence mâle, c'est donc la matière même du mal. Puisque aussi bien le mâle s'en délivre dans le plus bref et le plus fort flash de plaisir de toute la physiologie humaine.

« Intrigue » ou *action* : la question re-brûlée aujourd'hui. Nul doute que l'encre de nos pères encrasse le roman d'intrigues et que l'ersatz ci-dessus, c'est pour le livre d'action.

Lisez, je vous en prie, mais à fond, le livre d'action de Jacques Henric. Vous en ressortirez meilleur.

P. G

« Car elle s'en va, la figure du monde », par Jacques Henric, Grasset, 274 pages, 79 francs.